

THÉORIE DE LA MISÈRE,
MISÈRE DE LA THÉORIE

RAPPORT SUR LES NOUVELLES CONDITIONS DE LA THÉORIE RÉVOLUTIONNAIRE

Bureau of Public Secrets, PO Box 1044, Berkeley CA 94701, USA

<http://www.bopsecrets.org/> knabb@slip.net

Ce texte est édité en brochure par le Centre de Recherche sur la Question Sociale (Paris, 1973).

Anti-copyright.

LETTRE DE LOIN

Extraits d'une lettre de Daniel Denevert à Ken Knabb, traduits dans la revue *Public Secrets* n° 1 (Berkeley, 1976).

Anti-copyright.

Bureau of Public Secrets, PO Box 1044, Berkeley CA 94701, USA

<http://www2.cddc.vt.edu/www/htdocs/mirrors/bps/www.bopsecrets.org/index.html>
knabb@slip.net

(...) Mais il n'y a pas seulement les obstacles "personnels", il y a aussi ceux qui tiennent aux conditions du *moment présent* de cette époque ; conditions qui inévitablement déterminent notre activité, se traduisant pour nous en découragement, en hésitations, en perplexité. D'une manière très injustifiée, mais malheureusement indéniable, nous ne sommes jusqu'à présent qu'une *très petite minorité* à avoir sur les bras *presque toute la responsabilité*, non pas vraiment du projet situationniste lui-même pour lequel bien des gens se sentent aujourd'hui plus ou moins confusément concernés, mais de sa *politique théorique*, négligée partout ailleurs que chez nous, ou envisagée selon le point de vue des idéologies révolutionnaires classiques.

(...) En règle générale, la plupart [des révolutionnaires] comprennent encore trop mal ce qui doit et vaut d'être fait, et comment le faire. La plupart du temps, nous serions plus disposés et immédiatement capables de faire *ceci*, mais c'est plutôt *cela* — qui va nous demander plus d'effort abstrait — qui va nous paraître plus urgent et plus stratégique à accomplir. Par exemple, tu as pu te hisser à l'avant-garde de la lutte mondiale pour la théorie-pratique, mais c'est dans une zone du monde où les premières banalités — et surtout une façon heureuse de s'en servir — sont encore presque inconnues. Tu te trouves ainsi placé devant cette contradiction que, pour te faire comprendre et faire avancer ton projet, il te revient pour une grande part de continuer à faire passer vers l'extérieur *d'abord* les banalités de base jusqu'à un *seuil irréversible* (qu'il faut déterminer selon la taille et les habitudes propres aux E.U.) avant de n'avoir plus à parler qu'au meilleur niveau où tu peux le faire et, alors seulement, beaucoup plus selon tes désirs propres. Une des difficultés pour cette tâche est que tu ne peux pas t'y prendre comme si tu étais encore dans l'Europe de 1960-67 (comme le font à divers titres POINT-BLANK et DIVERSION), mais que tu ne peux pas faire non plus comme si tu parlais simplement dans l'Europe de 1974. Tu as à accomplir un énorme travail de *propagande classique* en plus de tes tâches plus *actuelles* ; mais pour faire tout ceci, il est impensable de le faire de deux manières différentes (par ex. un langage rudimentaire pour les masses et un plus raffiné pour les

révolutionnaires plus avancés), il te faut donc trouver *le style* d'expression et d'action qui concilie efficacement ces deux pôles de ta pratique.

(...) Il manque aujourd'hui au moins une *trentaine* de livres essentiels, c'est à dire une trentaine de thèmes fondamentaux qui jusqu'à présent n'ont été développés nulle part. Et il y a au moins autant d'hypothèses qui mériteraient d'être explorées sérieusement. Pour ne noter que celles-là, il y a une dizaine de perspectives et projets tout à fait judicieux qui sont consignés dans le Débat d'Orientation de l'I.S., et qui n'ont pas encore trouvé de suite. (Si personne ne fait rien d'ici là, je m'amuserai un jour à les énumérer publiquement.) Toutes ces pages qui restent blanches pour la théorie, c'est le scandale de l' "activité" des révolutionnaires auquel je fais allusion dans la [Misère de la Théorie](#). (...)

Jusqu'à maintenant, j'ai pu principalement développer — pour moi-même et un peu publiquement — une sorte de *théorie de la théorie*. (...) Dans cette "théorie de la théorie" *rien* n'est formellement, et moins encore définitivement, établi ; je n'y vois qu'une sorte de plateforme, permettant d'affronter l'incertitude de notre entreprise et de limiter le plus habilement possible la part d'arbitraire qu'il y a dans chacun de nos choix. (...)

(Nous pourrions ultérieurement sur la base préalable de ces développements nous appliquer plus résolument à ce que l'on nomme une *stratégie d'agitations* ; mais il faut voir que, si une politique d'agitation serait impossible ou dérisoire si nous voulions l'organiser à partir du point où nous nous trouvons présentement, une présence publique même minime de notre activité actuelle constitue déjà en elle-même une *agitation*.)

Comme souvent on le perd de vue, la critique *de la vie quotidienne* n'est pas seulement la critique de ce que l'organisation actuelle met positivement, ou trace en négatif, dans la vie quotidienne des individus ; elle est aussi la critique de tout le reste qui assure le fonctionnement de cette société, et à quoi la vie quotidienne des individus ne pourra commencer à accéder à moins d'une révolution. On oublie par exemple que, si "la pensée de Marx est bien une critique de la vie quotidienne", pour tenir une telle affirmation il est complètement indifférent de savoir quelle était la richesse ou la pauvreté relatives de la vie de l'individu Marx. La question de sa "richesse" se résout suffisamment dans le fait d'avoir pu faire ce qu'il a fait. La pensée de Marx est déjà une "critique de la vie quotidienne" par ce seul fait d'avoir *parlé* de la société de classes d'une manière anti-idéologique, en tranchant avec les méthodes et les représentations par lesquels cette société se présente. Je dois dire que je me trouve en opposition théorique et pratique complète avec tout

ce courant situationniste ne représente comme critique révolutionnaire *que* ce qui peut apporter un “enrichissement” immédiat de *sa* vie quotidienne, et qui évidemment en partant de ce point de vue “n’enrichit” jamais rien. (...)

J’envisage aussi de faire une sorte de *Remarks* périodique, pour pouvoir régler en un seul endroit tous mes comptes. Ceci, pour éviter les mises au point éparses, emmerdantes à réaliser et moins efficaces parce que le plus souvent elles ne sont connues *séparément* que par les gens directement concernés, et non comme faisant partie de l’ensemble d’une pratique et d’une stratégie précise. (...)

À propos de la publication à Paris du Débat d’Orientation :

Il est souhaitable que l’héritage de l’I.S. — et par cette médiation, l’héritage de l’ensemble de la théorie révolutionnaire et du vieux mouvement ouvrier — appartienne toujours plus à l’époque entière ; il est souhaitable surtout qu’il y trouve plus rapidement plus d’héritiers *compétents* ; et nous savons rarement nous-mêmes *où* toucher ces héritiers. La publication du *Débat* a l’avantage de mettre ces éventuels héritiers devant la *vérité brute* d’une organisation, et non plus seulement devant l’interprétation de cette vérité (quelle que soit la justesse de cette interprétation) aux formules soigneusement pesées, d’une lecture qui, sans le témoignage concret du *Débat*, est inévitablement abstraite et extérieure (la *Scission*).

Avec le *Débat*, le lecteur se trouve cette fois concrètement en face des hésitations, des faiblesses, des questions laissées sans réponses ; et aussi, bien sûr, devant des qualités et des perspectives utilisables pour sa propre action. (...) En outre, cette publication contribue à faire se résorber le mythe de l’I.S., ou ses séquelles, *dans des questions pratiques concrètes*. (...)

Une objection qu’on ne va pas manquer de nous faire (...), c’est qu’en faisant ainsi, nous choisissons, précisément à cause des noms glorieux qui sont attachés à ces textes, d’en alimenter un usage encore plus débile. Nous ne pouvons évidemment pas nous masquer l’usage imbécile qui va être fait ; mais en alimentant volontairement cet usage imbécile, nous créons aussi dialectiquement la possibilité d’un usage meilleur, c’est à dire que contre cet usage débile nous allons en obliger certains à imposer un usage meilleur de ces textes (...).

En compromettant cet *aspect* de la vérité de l'I.S. dans la publicité, nous avons un peu plus compromis le "public" avec la vérité de l'I.S.

Le choix du titre "Ex-Internationale..." qui a été adopté sur ma proposition, participe de ma tactique théorique — développée dans *Misère de la Théorie* — de considérer l'I.S. et son action théorico-pratique *au passé*. Il est bon que perdant toute référence encourageante à l'extérieur chaque révolutionnaire se sente seul devant sa tâche, c'est à dire qu'il se sente seul à devoir en prendre les responsabilités, sans le confort même d'une étiquette ; ce qui est le premier pas vers l'autonomie et vers la possibilité d'associations révolutionnaires *sans militants*. En faisant ainsi, je ne fais en somme que continuer à faire ce que Debord avait commencé en cassant l'I.S. ; si Debord était bien placé pour casser l'I.S. à l'intérieur contre tous ses membres abusifs, il est en revanche assez mal placé pour détruire le mythe de l'I.S. à l'extérieur, sans transférer aussitôt les inconvénients de ce mythe sur sa propre personne. Comme cela a déjà été noté par divers révolutionnaires, le mythe de l'I.S. ne peut être définitivement cassé que *de l'extérieur*.

En perdant l'I.S. comme référence, cette époque révolutionnaire se trouve maintenant seule avec elle-même (conclusion des thèses sur l'I.S. et son temps). (...)

Pour les contacts éventuels avec d'autres révolutionnaires, afin de limiter les risques de m'engager dans les faux dialogues et d'associer directement ma personne aux relations politiques spectaculaires ; pour ne pas alimenter le délire des spectateurs de la chose révolutionnaire ; pour éviter les pertes de temps ; pour éviter de me faire *à-la-chaîne* des ennemis personnels, ou au moins pour ne pas avoir à les connaître, je refuse désormais de rencontrer ou de correspondre avec qui ne s'est pas lui-même déjà *franchement compromis* dans une activité. Pour moi, il ne s'agit plus *d'aller* me rendre compte si les interlocuteurs sont sincères ou malhonnêtes, courageux ou lâches, intelligents ou non, assez libérés à notre goût, de savoir ce qu'ils pensent d'eux, de moi, ou ce qu'ils pensent tout court ; mais de juger, avant même d'avoir à vérifier tout cela, *jusqu'à quel point de l'expérience pratico-théorique ils ont su mener eux-mêmes leur propre vie*, c'est à dire jusqu'à quel point ils se sont *compromis avec la révolution*, comme en définitive moi-même j'ai pu le faire. (...)

DANIEL DENEVERT

Février 1974

Pour l'intelligence de quelques aspects du moment
(extrait)

Troisième chapitre de *Pour l'intelligence de quelques aspects du moment*, brochure éditée anonymement à Paris en janvier 1972.

Anti-copyright.

Bureau of Public Secrets, PO Box 1044, Berkeley CA 94701, USA

<http://www2.cddc.vt.edu/www/htdocs/mirrors/bps/www.bopsecrets.org/index.html> knabb@slip.net

(...) Dans la période postérieure au mouvement des occupations, la pensée radicale de l'histoire n'a cessé d'être confirmée d'une manière extensive par la réalité des faits, sans que parallèlement les individus qui se voulaient être les porteurs les plus conscients de cette pensée s'avèrent capables de l'être effectivement. Le fait le plus révélateur de cet échec *apparent* est évidemment la crise de l'Internationale Situationniste, mais le phénomène "pro-situ" et l'inversion générale de l'activité et de la pensée situationnistes en *situationnisme*, en idéologie, n'en sont pas distincts.

Les révolutionnaires d'inspiration situationniste n'ont pas échappé, dans leur style propre, au processus d'idéologisation. Ce que nous disions plus haut pour les expressions les plus modernes de révolte est entièrement valable pour ce courant "conseilliste" ; il a lui aussi participé à la mise en scène de l'agonie du gauchisme. Il n'est pas ici dans notre propos de passer en revue ce que nous jugeons être les erreurs de chacun, nous liquidons d'ores et déjà l'essentiel.

Si le *situationnisme* fut méprisé et critiqué, ce fut toujours pour de *fausses* raisons, dans une perspective elle-même prosituationniste. La régression pro-situ fut considérée comme une aberration, comme le rebut d'un mouvement, une mondanité, et jamais pour ce qu'il fut réellement : la faiblesse qualitative de *l'ensemble*, un moment nécessaire au progrès global du projet révolutionnaire. Le *situationnisme* est la crise de jeunesse de la pratique situationniste ayant atteint le moment *décisif* d'un premier développement extensif important, le moment où il lui faut dominer pratiquement le spectacle qui s'empare d'elle.

Si nous-mêmes nous pouvons railler impitoyablement les hésitations, les faiblesses et les misères, ce n'est pas que nous soyons des génies venus à l'histoire avec la dernière averse, c'est d'abord pour les avoir nous-mêmes expérimentées dans notre activité passée. On reconnaît un pro-situ à ce qu'il se met lui-même trop généreusement en dehors de la confusion du moment, qu'il peut parfois comprendre et dénoncer partiellement. Le pro-situ déverse sa verve et sa critique sur le monde perversi "en se plaçant du point de vue omniscient de Dieu, qui caractérisait le romancier classique". Ce qui fait défaut à son intelligence c'est l'intelligence du devenir réel, ce qui le caractérise c'est son absence totale de lucidité sur son propre engagement historique.

Le “milieu situ” est humainement devenu un bordel digne des anciens milieux artistes, avec ses petits rôles mesquins, son hypocrisie intéressée dans les relations, sa fausse-conscience, sa pseudo-critique de mauvaise foi, ses boucs émissaires qui concentrent sur eux toutes les rancunes et ses idoles qui concentrent en elles toutes les jalousies.

Ce qui a jusqu’à présent manqué le plus aux révolutionnaires c’est la dialectique, le *sens* des médiations nécessaires, le calcul sur la relation entre la pratique révolutionnaire et la totalité qu’elle veut transformer, l’appropriation pratique, effective, de leur propre théorie.

Il faut reprendre “le processus dialectique d’une rencontre entre le mouvement réel et sa propre théorie inconnue” et considérer inséparablement que ce processus dialectique n’est pas lui-même absent du *devenir* des individus qui sont les porteurs les plus conscients de cette théorie. Il faut de toute évidence que la théorie rencontre encore ses propres producteurs.

Toutes les exigences essentielles formulées par les situationnistes pour la pratique révolutionnaire organisée étaient justes, et c’est d’abord pour leur justesse qu’elles furent reprises en charge par d’autres, et surtout parmi les générations qui *vécurent* en France le mouvement des occupations. Mais le vrai est lui-même un processus historique, un processus qui gagne dialectiquement en vérité. Tous les concepts utilisés, les exigences minimum y compris, ne valent que pour définir le *devenir* de la pratique consciente dans la réalité globale, pratique qui se transforme et se construit non linéairement.

Dans ce mouvement, toutes les exigences minimums ne peuvent être seulement appliquées comme autant de vérités platement reconnues ; elles doivent *essentielllement* parcourir dans la pratique les chemins vers leur propre rencontre effective, *vers leur vérité pratique*.

Cette première application non-dialectique, qui définit toute la pauvreté du courant prosituationniste en regard de son propre projet, fut le premier pas nécessaire vers sa réalisation effective.

L’authentique peut se dissimuler derrière une certaine marge d’erreur avant de pouvoir le balayer définitivement. La voie historique laisse derrière elle beaucoup de rebut. Le faux est un moment du vrai. On ne s’improvise pas situationniste, on le *devient*. La pratique des révolutionnaires doit encore découvrir dans la mêlée toute la complexité et l’enchaînement de ses moments. Les révolutionnaires n’échappent pas eux-mêmes au processus complexe et contradictoire des conditions de production de la conscience de classe.

L’IS, elle-même, a en partie contribué à s’assujettir aux procédés spectaculaires. Ce qui s’exprime notamment par la *prééminence* de ce qui fut positivement réalisé et d’une certaine marge de certitudes théorique acquise sur la part *objectivement expérimentale* de l’activité des situationnistes. C’est cette installation confortable dans le positif qui caractérise le *rôle situ* ; et de fait, plus la place objective de l’IS dans l’histoire présente devenait effective (et

il en sera de même pour toutes les organisations révolutionnaires futures), plus son héritage devenait périlleux à assumer pour chacun de ses membres.

Cet aspect que l'IS a trop unilatéralement montré d'elle-même a été, à un degré supérieur de réification, la *faiblesse* de l'ensemble du courant qu'elle a fait naître.

La fausse conscience générale était encore suffisante pour que le rayonnement de l'IS soit non pas celui de sa force, mais celui de sa faiblesse (sa faiblesse réelle est ce qui apparaît comme sa force dans la perspective du spectacle ; par exemple les "qualités" qui furent reconnues à l'IS dans la presse ces derniers temps, après dix années de silence quasi-total sur son existence.) Mais ce rayonnement n'a lui-même été possible que par la *qualité* du projet en actes d'où il tirait sa puissance irradiante.

Le mouvement des occupations fut la réalisation de l'Internationale Situationniste, et cette réalisation fut sa fin. Mai 68 fut la réalisation de la théorie révolutionnaire moderne, sa lourde confirmation, comme il fut en partie la réalisation des individus qui participèrent à l'IS, notamment par la lucidité révolutionnaire dont ils firent preuve dans le mouvement même.

Mais le mouvement des occupations *est resté la conclusion* pour l'IS de sa longue recherche pratique, sans en être le dépassement. Les situationnistes n'ont pas su jeter les bases pratiques du stade supérieur de leur existence : — ce jugement post festum n'est trivial qu'en apparence ; les situationnistes parce qu'ils doivent normalement connaître eux-mêmes et des limites auxquelles ils se sont heurtés dans leurs relations internes sont en fait les seuls à pouvoir en posséder et en fournir la teneur réelle.

C'est la question de la méthode organisationnelle, de *son sens total*, qui se trouve reposée dans la crise de la pratique d'inspiration situationniste, dans les remises en question honnêtes, comme dans la somme de petits rôles idiots qu'elle suscite. Il faut reconsidérer la méthode organisationnelle d'une manière critique, reprendre les notions de communication de la théorie, d'exemplarité, de pratique radicale... d'une manière désabusée, et d'abord désabusée quant à ses diverses sortes d'héritiers politiques et pseudo-théoriques de l'après Mai. Reprendre les conditions de production complexes et contradictoires de la conscience de classe, dans une époque qui s'affirme encore apte à maintenir les conditions de l'inconscience. Les mécanismes de la fausse conscience s'affinent, ils gagnent en subtilité ce qu'ils perdent en force ; c'est cette nouvelle fragilité qu'il faut redéfinir et à laquelle il faut s'en prendre : s'en prendre à la *réalité* de cette époque et non plus à ses abstractions (ses aspects définis trop succinctement), s'en prendre à ses hésitations, ses faiblesses et ses misères, rendre la honte encore plus honteuse...

Alors que les situationnistes, qui servirent platement de modèle au courant qu'ils ont suscité, pratiquaient leur propre remise en cause, s'engageaient dans un "débat d'orientation" qui devait dégager les modalités supérieures de leur existence, les groupes satellites, à cent pas derrière, se constituaient

seulement sur la base inadéquate d'une mise en pratique bornée de quelques certitudes issues de l'expérience antérieure de l'IS.

Jamais dans les rencontres entre révolutionnaires ne s'est manifesté cet aspect *dynamique*, cette abondance humaine, que l'on peut normalement attendre d'une reconnaissance historique. Ce fameux noyau le plus avancé de la conscience n'était en rien séparé d'avec le monde de la séparation, il est resté trivialement séparé de lui-même. L'exigence de faire ses preuves en tant qu'organisation, de trouver et de pratiquer ses raisons, qui est en fait indistincte d'avoir pour but la vérité pratique, fut comprise comme l'exigence absurde de *donner des preuves* aux autres organisations qui jouaient pour leur propre compte le même jeu sordide. Les supermen "conseillistes" se sont donnés à contempler la marge d'illusion qu'ils secrétaient péniblement dans leurs rapports de petits fonctionnaires.

À elle seule la vie des révolutionnaires ces trois dernières années fournit tous les matériaux souhaitables pour une critique de la non-communication dominante.

Le projet initial et le mouvement pour les groupes autonomes, que l'on trouve facilement, à présent, par trop galvaudés ou trop compromis dans la misère d'une époque, ne sont cependant pas nés du caprice d'une mode. Ce *minimum* de la pratique organisée était inscrit dans les besoins et les possibilités des individus de cette époque, et leur faillite en a révélé aussi les limites. Cette faillite ne connaît pas d'explication simple — voire simpliste —, réification dans le politique, sous-développement théorique, practicisme, etc., bien que de tels jugements contiennent évidemment une certaine marge de vérité ; ce ne sont là que les effets d'un enchevêtrement complexe de déterminations dont il faudra saisir *l'unité concrète*. Nous en inventorions déjà de nombreux aspects, qui eux-mêmes ne sont pas étrangers aux caractéristiques générales des manques et des richesses de cette période.

La pensée des révolutionnaires est tout le contraire d'un système d'idées (alors que le *situationnisme* n'est rien d'autre) revendiquant magiquement la justesse ou la vérité, à l'exemple de toutes les pensées séparées en putréfaction, scientifiques ou philosophico-politiques. Notre savoir n'obéit pas à la logique d'un savoir, mais à l'anti-logique de *l'existence historique*, du mouvement pour réaliser l'individu dans l'histoire. Notre supériorité dans la connaissance du monde, nous ne pouvons la tenir que de notre participation à sa transformation consciente. Les révolutionnaires de notre époque ont à être dans leurs actes les compagnons les plus proches et les plus sûrs du négatif à l'oeuvre, et pour cela, leur conscience doit serrer de très près la totalité du négatif à l'oeuvre dans le processus historique en cours.

S'il faut revenir sur la nature de la théorie, c'est parce que son usage s'est *perdu* dans le reflux de Mai. Il ne s'agit plus de dénoncer uniquement les quelques entités respectables, abstraites de notions, qui connurent, dans un moment dont les conditions sont à présent révolues, tout leur poids subversif de réalité. Il faut au contraire s'attacher à les réaiguiser, leur redonner leur

tranchant mortel, et parfaire ainsi, pour nous-mêmes, et pour tous ceux qui ont toutes les raisons de nous ressembler, leur *mode d'emploi*, le seul choix possible qu'est la lucidité historique.

Toutes les armes — et particulièrement cette arme centrale qu'est la conscience — qui auront raison de la marchandise, c'est dès maintenant qu'elles se fabriquent. Autant cet artisanat réclame de capacités extrêmes en raison des conditions qui lui sont faites, autant la grosse artillerie de tous les plaisirs convergents aura facilement raison de toutes les murailles qui nous séparent encore de notre réalisation dans l'histoire.

Sans préjuger ici des formes précises que l'organisation révolutionnaire moderne est appelée à prendre dans la nouvelle époque, il nous semble d'ores et déjà que *chacun de ses moments* devra, le plus explicitement, contenir *sa propre critique* en tant que simple moment ; ne laisser prise au *positivisme*, qui s'en prend normalement à tout ce qui tend au renversement des conditions existantes, sous aucun de ses aspects.

Les forces de négation qui se font jour dans l'époque doivent se trouver dans la même relation à l'organisation révolutionnaire qu'une source lumineuse face à un point de réfraction : l'organisation n'a d'autre raison d'être que d'être un *lien à l'histoire*, tant pour ses participants que pour ceux qui sont en dehors. Les forces irrésistiblement rebelles doivent pouvoir s'y reconnaître, non s'y perdre, y reconnaître leur propre historicité, être placées devant elle comme devant l'immensité de leurs propres tâches, l'immensité de l'inaccompli. Une médiation n'est en rien un tout admirable, et dès qu'elle le devient d'une manière ou d'une autre son projet central lui échappe. La marge de réalisation positive y agit alors comme le travail mort sur le procès vivant, elle pétrifie le tout.

La méthode organisationnelle doit renvoyer dialectiquement à ses propres fondements, elle doit s'inclure très explicitement dans le cours fluide du mouvement de maturation historique, n'en émerger que pour mieux s'y perdre. Les mauvaises manies contemplatives du règne de la passivité généralisée ne doivent y trouver aucune prise. L'organisation révolutionnaire moderne, *au-delà* de la marge de réalisation positive, aura essentiellement à être la dictature du négatif, l'anti-spectacle pratique.

La réalité totalement inhumaine de la marchandise *comme rapport social* gagne constamment en cohésion, *tend* vers un point d'absolue réification du monde ; dans ce mouvement, le spectacle dont elle est porteuse s'appauvrit, tend lui-même à ne devenir qu'une plate représentation tautologique de l'*Économique* comme le maximum de jouissances accessibles socialement. Mais dans ce processus d'unification cette cohérence de la marchandise-comme-sujet-du-monde doit aussi mettre à jour son *incohérence fondamentale de cohérence étrangère*. Ses processus d'usure internes, comme les mouvements qui *tendent* partout à sa négation radicale, ne font qu'accélérer ce processus global d'unification, portent dialectiquement la totalité à jouer *immédiatement* sur la *solidarité coercitive de tous ses aspects*. Le mouvement

pour plus de conscience de la classe qui est porteuse de la négation historique de la marchandise, comme la pratique possible de l'organisation révolutionnaire, ne sont pas distincts de ce mouvement global. "Nous sommes forcément sur la même route que nos ennemis — le plus souvent les précédant — mais nous devons y être sans confusion, *en ennemis*."

Le moment où la marchandise apparaît comme le couronnement homogène et total de l'histoire universelle est identiquement le moment de sa négation historique radicale, *de la lutte consciente pour la totalité*.

Ce qui caractérise d'abord notre époque, *c'est l'intensification de ce processus dans le temps*, liée au retour du prolétariat comme force historique agissante. Mais ce processus n'est pas lui-même uniforme, d'une intensité constante, et croissant linéairement, il connaît un développement spatio-temporel inégal, ses moments de ruptures privilégiés où *tout* semble pouvoir se jouer, et ses moments de creux où rien ne semble possible, et où pourtant tout continue.

DANIEL DENEVERT

[\[Traduction anglaise de ce texte\]](#)

[\[Autres textes en français\]](#)

“Plutôt devoir que de payer d’une monnaie qui ne porte pas notre effigie!” ainsi le veut notre souveraineté.

—Nietzsche, *Le gai savoir*

1

L’effort théorique organisé, le plus avancé depuis Marx, accompli par les Internationaux Situationnistes, a non seulement jeté ses derniers feux, il semble même vouloir se satisfaire d’une place parmi les curiosités au musée de l’histoire révolutionnaire. La bête théorique à terre ne paraît jamais devoir se relever; les échos des frayeurs passées sont encore suffisamment perceptibles, tout en autorisant cependant assez de soulagement pour que la peau du monstre soit livrée à la légende.

La mésaventure de la théorie des Situationnistes et celle qui fit succomber les mouvements d’intellectuels révolutionnaires comparables dans le passé, se sont finalement rejoints sur la nature-même de leurs échecs. Comme pour la pensée marxiste et pour d’autres tentatives d’une critique révolutionnaire postérieures, tous les résultats du réel effort théorico-pratique situationniste ont fini par connaître *un renversement complet de leur sens*, pour ne plus constituer qu’un verbiage culturel particulier, dans la pseudo-communication généralisée imposée aux hommes des conditions existantes, tant dans leur acceptation de ces conditions que dans leur révolte.

Le véritable esprit situationniste, celui-là même qui fut d’une manière évidente, pour qui sait comprendre les entreprises de cet ordre, à l’origine de l’aventure situationniste, à présent n’a plus le choix que de se retourner sans merci contre l’édifice de sa propre théorie *pétrifiée*, contre tout son passé et ses anciennes valeurs, ou être balayé du champ de bataille révolutionnaire comme logomachie inutile et désuète.

Désormais, aucun développement nouveau de la pensée révolutionnaire ne pourra se faire, tant que le *pouvoir critique* situationniste n'aura pas été appliqué, non plus seulement à l'ancienne organisation I.S., mais à la théorie situationniste elle-même. C'est le programme d'une théorie de combat contenant sa propre critique qu'il faut reprendre au commencement.

Pour cela, il convient de ne plus juger la théorie des Situationnistes sur son *intention théorique*, sa validité scientifique, son programme, etc., c'est-à-dire *sur le terrain où elle veut précisément être jugée*. Hésiter encore à le faire, par un souci désormais déplacé d'objectivité intellectuelle par exemple, ou respectueusement, parce que personne jusqu'ici n'a fait mieux (la Russie de 1917 ne comptait pas de meilleure théorie que celle de Lénine), reviendrait au mieux à endosser les inconvénients d'une orthodoxie désincarnée à la Korsch, ou l'illusion d'un Lukács. Si la théorie des Situationnistes intéresse encore le mouvement révolutionnaire *directement*, c'est pour tirer la leçon de ce *qu'elle a pu devenir* : une idéologie sur la révolution parmi les autres, un système de représentations qui exprime autre chose que ce qu'il croit vouloir dire, et qui sert d'autres buts que ses buts explicites.

2

La théorie des Situationnistes s'est fait connaître comme la *théorie révolutionnaire de l'insatisfaction*; elle s'est trouvée, tant parce qu'elle a su les exprimer, que parce qu'elle a été rendue possible par celles-ci, au point de convergence de toutes les lignes de force qui transforment les conditions d'existence — et *par conséquent de lutte* — dans la société contemporaine; en tant que critique *d'un stade* de la société marchande qui était loin d'avoir encore développé *concrètement* toutes ses conséquences matérielles (parmi ces conséquences il faut compter sa propre opposition révolutionnaire), la théorie des situationnistes courait le risque de devenir l'expression de *toute l'insatisfaction* libérée par ce processus; c'est-à-dire non seulement de l'insatisfaction *profonde* liée à la prolétarianisation de tous les secteurs de l'existence sociale, elle, *devenue réellement révolutionnaire*, mais encore de cette part d'*insatisfaction superficielle*, de loin la plus spontanément partagée, liée à la frustration toujours croissante des habitudes et des goûts anciens, et aussi, aux données-mêmes du stade actuel. La théorie des situationnistes n'a pas été en mesure de voir assez ce danger, contenu précisément dans la *logique spectaculaire* des conditions qu'elle combattait, qui la portait à être comprise et finalement à se comprendre elle-même selon la logique de *l'illusion*; ainsi qu'à être assimilée par l'ordre existant comme code *culturel de l'insatisfaction intégrée*.

La consommation hiérarchisée de biens économiques, de pseudo-rapports entre les individus, et de pseudo-objets de luttes, que le spectacle de l'insatisfaction moderne fournit aujourd'hui surabondamment, a pour pendant subjectif immédiat cette forme d'insatisfaction superficielle, qui constitue en fait la véritable *base subjective* sur laquelle seule peut fonctionner le système social actuel.

Lorsque cette insatisfaction superficielle croit devoir se traduire en "langage situationniste", les illusions d'optique et la confusion qu'elle parvient à créer sur son compte tiennent à la nature-même des conflits existants; le projet et le besoin révolutionnaires d'établir les conditions socio-historiques d'une "jouissance sans entraves" et la simple publicité de la jouissance dans l'ère économique — qui va de la louange sans réserve des conditions actuelles, à une éventuelle épuration bureaucratique-écologique de celles-ci — se recourent, jusqu'à se confondre parfois, dans leurs expressions; c'est qu'en réalité, il s'agit d'un conflit sur le même enjeu historique, considéré successivement d'un côté et de l'autre de la barricade. Néanmoins, si elles peuvent apparaître parfois comme très proches, l'insatisfaction superficielle est aussi éloignée de l'insatisfaction révolutionnaire, qualitativement, que la victime résignée des conditions existantes peut l'être elle-même. La généralisation de l'insatisfaction superficielle, comme postulat qui domine désormais la perception et toutes les représentations sur la vie sociale contemporaine, traduit seulement que les choses y sont devenues telles que personne ne peut plus y être *résigné tranquillement*; c'est la résignation-même qui a dû y adopter la forme et le langage de l'insatisfaction.

Il n'est pas surprenant que la théorie révolutionnaire, qui pour replacer la compréhension de la *question sociale* sur de meilleures bases, a réintroduit dans la lutte la *méthode dialectique de la totalité*, ait pu rencontrer, tout en restant fondamentalement incomprise, une telle résonance dans ces conditions sociales où l'économie règne sur la vie humaine *totalitairement*. L'aspect moderne et familier de la notion de totalité ne peut plus échapper à personne, ne serait-ce que parce que chacun y a été éduqué à travers les règles de la vie sociale et de la consommation hiérarchisées; chaque degré de la consommation et du pouvoir hiérarchisés ne peut convoiter le degré supérieur que parce que, fondamentalement, c'est *la totalité* des bienfaits économiques et du pouvoir social qui est donnée à la convoitise de l'organisation hiérarchique.

La totalité comme référence nouvelle du besoin social est effectivement présente partout, mais considérée passivement, en tant que totalité extérieure

des biens économiques; de sorte que l'insatisfaction superficielle peut respecter toutes les règles économiques, ou arriver à en enfreindre quelques-unes au nom de ce qu'elle croit être un programme révolutionnaire, les buts qu'elle convoite la ramèneront toujours dans les conditions où elle se trouve à l'origine, soumise au principe même d'une économie de la vie sociale, et par conséquent, *d'une économie de sa conscience et de sa pratique*.

Le système de la consommation marchande, quand bien même une théorie situationniste *constituée* n'aurait jamais existée, comme source possible d'inspiration, contient implicitement son propre *situationnisme*, en tant qu'utopie d'un plaisir économique consommable sans limites et sans contrepartie. Précisément parce qu'elle n'est qu'un moment du processus économique, la sphère de la consommation — c'est-à-dire en fait toute la vie sociale formellement laissée à l'initiative des individus — ne pouvant s'émanciper de ses limites, et dépendant absolument de sa contrepartie économique, porte son situationnisme naturel à devenir *réellement situationnistes*; mais alors, c'est la conception elle-même du plaisir, héritée de l'ère économique, qui doit d'abord être *transformée*.

L'ère de la production et de la consommation de la marchandise moderne correspond à un désapprentissage massif des quelques aptitudes humaines possédées à l'état embryonnaire autrefois, et localement nécessaires à la simple survie. Ce qui à présent est réellement enseigné, désiré, et pratiqué dans la sphère de la consommation sociale, s'avère être *l'économie achevée du plaisir et de l'aptitude à vivre*; ce qui partout s'impose, sans rencontrer de réelle résistance révolutionnaire, ce sont la sous-culture, la jouissance, les goûts et les manies de *l'homme anti-historique*. Et ce sont ces mêmes traits de la médiocrité générale qui viennent empoisonner et rendre impossible chaque tentative d'une lutte révolutionnaire sérieuse. L'habitude du plaisir économique maintient l'individu dans le même rapport où il se trouve déjà avec l'ensemble du monde, en lui parvenant *extérieurement*; et c'est en tant qu'extériorité, excluant toute initiative fondamentale dans la décision et dans l'acte, que le plaisir économique est désiré et consommé.

Certains croient encore par exemple que le pouvoir abrutissant de la publicité commerciale tient dans le fait qu'elle fait acheter plus de biens inutiles. En vérité, quand la publicité commerciale vante les qualités de telle ou telle

marchandise particulière, ou tel pseudo-besoin indispensable à satisfaire, elle rencontre nécessairement la contradiction d'un produit concurrent, d'un syndicat de consommateurs, ou du simple bon sens des gens. Mais au-delà du terrain commercial, ce que la publicité impose sans connaître cette fois de réplique, en déviant l'attention du spectateur du fait que, par définition, le langage publicitaire *a déjà tout approuvé du système existant* et qu'il en donne le spectacle de *l'approbation heureuse*, ce sont toutes les prémisses socio-économiques dont elle n'est qu'une conséquence (et non parmi les plus graves), c'est le mode d'asservissement qui y est lié, la pauvreté des besoins qui en résultent, et l'absurdité fondamentale de leur satisfaction à travers les règles de la consommation. On peut apprécier comme une situation limite de l'abrutissement publicitaire actuel, ce fait que la publicité réussit à devenir elle-même un objet de conflit, appelant les gens à se définir pour ou contre elle.

Cependant, s'il faut juger de son pouvoir abrutissant, la publicité commerciale est bien moins dangereuse que les autres formes de publicité qui ne se montrent pas comme telles, qu'il s'agisse de la sphère politique ou de la sphère dite culturelle, en y comprenant le secteur même purement scientifique. En réalité, c'est toute la vie quotidienne colonisée qui contient tout le pouvoir abrutissant de la publicité de ce monde; d'une certaine manière, les ouvriers de Lip viennent d'être des publicitaires du mode de vie existant bien plus redoutables que la société Havas, en comptant tous les effets mystificateurs possibles de sa spécialité depuis qu'elle l'exerce.

4

Comme *critique du travail aliéné et projet de sa liquidation révolutionnaire*, la théorie des Situationnistes rencontre, comme terrain objectif favorable, le phénomène grandissant de *déclassement* d'une fraction de la population jusque là intégrée et soumise, et plus portée à présent à se retourner contre l'institution du travail. Néanmoins, c'est une *crise de structure de l'économie moderne* qui tend à jeter les individus dans l'idéologie révolutionnaire *bien avant* qu'ils ne soient en mesure d'apprécier la révolution comme seule solution historique capable de dissoudre pratiquement *l'aliénation de l'activité humaine*. C'est le monde du travail qui rejette ceux qu'il décline dans les solutions de survie périphériques, les expédients, la criminalité bornée et les rêves révolutionnaires suspects; non eux, qui traitent le travail comme l'entrave la plus lourde aux nouvelles formes de lutte et de conscience.

La mutation économique moderne modifie les conditions du travail aliéné, transforme la composition des classes sociales, détruit les représentations qui y étaient traditionnellement enracinées, reconstruit l'environnement de fond en comble, change toutes les données du jeu politico-économique mondial, *mais laisse finalement l'individu déclassé dans le même dénuement anti-historique où elle emploie encore les autres*. La part du travail aliéné qui aujourd'hui est plus ou moins confusément refusée partout, outre qu'elle est le plus souvent celle dont le monde du travail cherche à se débarrasser lui-même, est en fait directement désignée comme archaïque par la nouvelle mentalité qui se forge *comme corollaire subjectif* aux formes modernes du mode de production marchand.

Le fait que les séquelles de savoir-faire autrefois attachées à certains secteurs de la production matérielle et intellectuelle et, qu'en règle générale, toute trace de *sens pratique* tendent à disparaître radicalement du terrain social, est une conséquence directe de l'extrême parcellarisation et de l'absurdité des tâches dans la production marchande (*la colonisation achevée* des gestes et de la décision du travailleur à l'intérieur-même de son aliénation économique primitive n'étant qu'un aspect de la colonisation globale de toute la vie sociale). Ce sont toutes les aptitudes et tous les désirs d'une activité *non-dictée extérieurement* qui se trouvent détruits en profondeur chez les hommes de ce temps. La paresse désarmée, allant jusqu'au refus des pseudo-activités proposées dans la production, mais sans pouvoir *réinventer* l'activité humaine sur d'autres bases, s'impose partout comme l'attitude subjective normale devant le nouvel état de fait social.

Parallèlement, un autre conflit relatif aux conditions modernes du travail aliéné naît du *modèle de jouissance économique maximum*, incarné par la couche sociale des cadres, mais que la société actuelle propose comme sens final de l'existence, non seulement aux cadres, mais à toutes les couches sociales servantes. C'est désormais à la *mentalité moyenne du cadre* que les prolétaires modernes se trouvent éduqués; les paysans, les ouvriers, les intellectuels, etc., tendent à perdre les représentations qu'ils avaient en propre, pour les remplacer par les représentations, les goûts et les désirs types du cadre. Ce processus qui tend à remodeler l'aliénation subjective sur un modèle unique, se manifeste par exemple dans le monde du travail par le fait que la revendication de participation de l'individu à la *décision économique* (comme à l'extérieur du travail à la décision politique), qui s'inscrivait d'abord seulement dans le statut socio-économique du cadre, devient à présent la revendication naturelle de tous les travailleurs, en même temps que la critique officielle que l'organisation du travail se fait à elle-même.

On peut mesurer l'ampleur des problèmes qui vont se poser dans les années à venir au mouvement révolutionnaire, en considérant que c'est à partir de la perte quasi-absolue de tous les talents anciens, et de cet état d'esprit contemporain qui n'a pas encore de goût, et qui n'est préparé pour aucune sorte *d'entreprise pratique libre*, que doit commencer le long apprentissage d'une nouvelle forme de *sens pratique global*, et la culture universelle des talents prolétariens.

5

Comme *théorie de l'autonomie individuelle*, la théorie des Situationnistes, une fois vidée de son *esprit négatif*, rejoint purement et simplement la vision bourgeoise éthique d'une liberté individuelle désincarnée. Mais la misère réelle, qui peut se mentir ainsi sur son sort, n'est plus tant la liberté formelle du travail devant le capital, que cette *liberté de l'apparence pure* nourrie aux règles du plaisir consommable; cette liberté de l'irresponsabilité, qui n'accepte de s'engager que pour rester séparée, qui sans cesse a recours à des procédés de valorisation extérieurs.

La nature de la liberté et du besoin de liberté revendiqués sous l'identification de l'insatisfaction superficielle au projet situationniste, comme à toutes les idéologies du refus des conditions existantes, peut être compris comme un rêve promotionnel banal. L'individu des conditions existantes, qui précisément a perdu toutes qualités *individuelles*, rêve d'accéder à la société sans classes *tel qu'il est*. Se souciant peu de son accomplissement *malgré* les conditions actuelles, il ne peut rechercher la révolution comme solution socio-historique pour prolonger cet accomplissement; il peut simplement rêver d'y promener sa misère moins difficilement que dans le vieux monde. Il n'éprouve pas encore le besoin de se rendre maître de la vie sociale, et comme conséquence de l'étroitesse de ses véritables besoins, il sait encore très mal identifier les vrais obstacles à une révolution; il voudrait simplement que ses maîtres actuels s'effacent devant un *miracle prolétarien*. Ainsi, lors même qu'il croit sincèrement pouvoir se passer d'une autorité qui modèle son existence à sa place, il appelle déjà le nouveau pouvoir qui va se le soumettre.

6

Lorsqu'une *théorie révolutionnaire* ne se trouve plus en mesure d'assurer sa tâche pratique de *transformation des conditions de conscience existantes*, le manque d'originalité et la misère de ceux qui persistent dans ses ruines atteint rapidement des proportions caricaturales; pour décrire alors le *révolutionnaire moyen*, il suffit de le ramener à *l'aliénation moyenne de son époque*.

S'il méprise par exemple l'image d'Épinal du chef, le révolutionnaire contemporain n'est nullement débarrassé du besoin *hiérarchique*. Les motivations qui lui font s'identifier au "camp révolutionnaire" suffiraient déjà à le démontrer. Ne pouvant compter dans la hiérarchie sociale existante il veut se consoler en trônant en rêve dans la société future; non pas forcément parce qu'il y brigue un rôle dominant — le plus souvent rien en lui ne le porte à cette illusion — mais parce qu'ainsi c'est *dans la société actuelle* qu'il s'assure une place dans la *hiérarchie pirate* que constitue la communauté révolutionnaire. Parmi toute sorte de nouveaux devoirs qui lui incombent, le révolutionnaire contemporain méprise aujourd'hui le vieux monde et *les plus voyants* de ses serviteurs, mais c'est exactement comme certains ouvriers européens mal payés méprisent encore le travailleur immigré, pour la seule raison qu'il leur renvoie *trop crûment* leur propre image d'esclaves.

Mais à travers les péripéties de sa sous-aventure théâtrale, le révolutionnaire moyen arrive à démontrer beaucoup plus directement son profond besoin d'un environnement hiérarchique : la solidité de son idéologie, c'est-à-dire toute la conviction qu'il peut y mettre, dépend directement de *l'assurance idéologique absolue* incarnée par la personnalité du leader. S'il se trouve être lui-même dans une position de leader, le révolutionnaire moyen éprouve, à l'inverse, le besoin absolu d'être suivi, parce que c'est la seule conviction aveugle de ses suivants qui peut arriver à le soutenir objectivement, mais surtout subjectivement, dans son rôle. Qu'il soit également suivi ou suivant, c'est le même besoin d'illusion et de mise en scène qui sous-tend sa mentalité.

Il importe à présent pour les expériences d'associations égalitaires éventuelles, qui parviendront à se reconstituer dans la lutte contre les conditions existantes, de ne plus accepter chez elles, et de combattre à l'extérieur, le moindre *suivisme théorique* qui ne s'imposerait pas simultanément l'humilité, la réserve, et finalement *le sérieux de l'élève*, au sens de l'éducation classique, devant la tâche entreprise.

L'idéologie révolutionnaire n'apparaît pas seulement comme un état de la fausse-conscience sociale, elle s'énonce sans cesse directement comme un refus pratique de la vérité et de ses conséquences concrètes; en tant qu'aspect de l'idéologie révolutionnaire, le volontarisme égalitaire a pour seule fonction de fournir un décor honorable à la fuite devant la tâche pratique.

Il est notoire que l'égalitarisme anarcho-situationniste s'est toujours refusé à reconnaître la véritable organisation hiérarchique sur laquelle il fonctionnait; cette démission pratique majeure a finalement ramené la théorie des Situationnistes, sur la question de l'organisation révolutionnaire, à n'être qu'une simple *contre-idéologie* opposée à l'organisation hiérarchique dominante; préférant partager l'illusion et le mensonge officiel de l'égalité, que le déshonneur de son démenti. C'est pourtant à l'acceptation de ce démenti et aux conclusions théorico-pratiques qui en découlaient qu'était suspendu, notamment pour l'ancienne I.S., la possibilité lorsqu'il en était encore temps d'envisager avec efficacité tous les nouveaux problèmes.

7

Le *besoin idéologique* qui persiste chez les individus pliés aux règles des rapports sociaux de la société marchande, qui se reconstitue chaque fois jusque dans leur révolte, est à *l'opposé* de l'intuition et du sens théoriques réels, dont dépend désormais la tournure, et l'issue finale, que connaîtra toute rébellion théorico-pratique véritable.

L'idéologie, quelle que puisse être sa part de sérieux scientifique — la théorie marxiste-situationniste contient par exemple une large base scientifique qu'elle conserve même longtemps après son renversement en idéologie — est un voile jeté entre l'individu et la réalité, et traduit *un système d'intérêts qui veulent conserver ce voile*. Dans la contre-idéologie révolutionnaire actuellement opposée aux conditions existantes — fonctionnant d'une manière analogue au *spectacle social* auquel elle se rattache — l'intérêt du séparé et le véritable besoin de séparation qui la domine sont travestis en la pure affirmation sans suite de l'état de fait inverse. Néanmoins, les fondements idéologiques de toute la pseudo-pensée révolutionnaire moderne, semi-officielle ou sauvage, y sont déchiffrables directement dans sa *stérilité théorico-pratique*.

L'intelligence idéologique — qui très rarement seulement prend l'allure d'une ignorance grossière — est essentiellement *l'intelligence du contenu*, c'est-à-dire l'assimilation positiviste d'une réalité *extérieure*, qu'il s'agisse pour elle de comprendre, tant un maître à penser, que la situation socio-historique, ou individuelle, qui la contient. L'intelligence idéologique fonctionne par identification, et ce qui est en réalité à sa base est *le besoin d'identification*. L'intelligence dialectique, au contraire, doit tirer *sa force anti-idéologique* en parvenant à la perception de la *forme*, c'est-à-dire, sur cette base, à l'intelligence des processus masqués sous la perception immédiate du contenu. L'intelligence de la forme, c'est-à-dire de la part *non-visible* de la réalité, est la condition indispensable, qui précisément dans l'intelligence idéologique fait défaut, pour la détermination du *sens final* se trouvant dans le *rapport de la forme au contenu*.

Sous l'écran et le jeu des contenus — le caractère spectaculaire de la société moderne peut être saisi comme l'organisation sociale systématique de cet écran — le *travail du négatif* s'effectue principalement au niveau des formes avant de devenir lui-même un contenu visible. (L'activité humaine peut être comprise comme la forme supérieure qui a ce privilège de construire ses propres contenus, de les transformer, ou de s'en retirer à son gré).

Si l'intelligence dialectique dépend de la faculté de *distanciation* vis-à-vis du contenu, la fuite idéologique, à l'inverse, traduit *l'altération de la faculté de distanciation*; ne pouvant se soumettre théoriquement et pratiquement les formes existantes, la pensée idéologique est en fait totalement soumise à elles.

La faculté négatrice de distanciation peut être comprise comme la faculté de repli en soi-même, comme faculté de rompre son propre rapport immédiat aux conditions existantes; à la limite, comme la faculté pour l'individu de prendre parti dans le conflit intérieur qui résulte de ce rapport.

L'individu capable de distanciation est l'individu réconcilié avec sa véritable individualité, c'est-à-dire capable de s'envisager sous l'angle de son *devenir* et du conflit historique fondamental auquel son devenir est suspendu. C'est par la faculté de distanciation que l'individu conserve la connaissance de sa liberté et peut en accomplir et en vérifier la construction pratique dans la lutte.

L'absence de la faculté de distanciation, qui est la condition de la fuite toujours renouvelée vers des éléments de valorisation extérieurs, est le fait de l'individu

subjectivement séparé, qui a fini par *intérieuriser* la séparation extérieure sociale de la condition prolétarienne; cet individu reste subjectivement pour lui-même *un étranger*, tout comme il doit rester étranger à la perspective de la théorie révolutionnaire, même lorsqu'il a été porté à y consacrer superficiellement son existence.

De même, le mouvement historique par lequel la classe prolétarienne se délivre progressivement de l'extériorité totale de sa condition socio-historique primitive, n'est autre que l'acte de *distanciation historique* auquel reste suspendue, parmi d'autres possibilités, la possibilité d'une *conscience de classe*.

8

Parce qu'il reste avant tout un être extérieur, l'individu sans originalité produit par les conditions existantes éprouve le besoin, lorsque les conflits de la société actuelle ont fini par l'atteindre directement, que ses gestes de révolte s'incarnent, parallèlement, en des *héros mythologiques*.

Le Christ est la condition de la mentalité chrétienne parce qu'il est l'incarnation subjective reliant la terre au ciel; il est l'être subjectif extérieur qui rend la mentalité chrétienne possible, parce qu'en réalité c'est la terre, et le rôle qu'elle y tient, qui constituent pour elle le véritable ciel inaccessible. Dans la mentalité révolutionnaire commune — dans laquelle la mentalité situationniste pure se distingue seulement par un volontarisme plus souligné et souvent plus aveugle — les héros révolutionnaires y accomplissent littéralement la fonction d'un Christ. La vision romanesque d'ultra-théoriciens et de nombre de soulèvements historiques choisis accomplit à travers la personnalité sacrée des héros l'union de la trivialité terrestre avec le ciel de l'histoire universelle. Déjà Lénine (les bolcheviques furent de grands pionniers pour ce culte) disait que l'on n'est réellement marxiste que lorsqu'on se demande "ce que Marx aurait pensé et fait dans cette situation". Le talent spectaculaire personnel de l'ancienne I.S., en même temps d'ailleurs que l'un des aspects de son véritable talent pratique, fut d'avoir tenté l'étape supérieure dans cette mise en scène héroïque classique, augmentant d'une façon décisive la concrétisation du mythe : avec l'I.S., c'est une communauté de demi-dieux qui se trouvait investie du pouvoir d'annoncer les nouvelles conditions paradisiaques.

Parce qu'à l'encontre du plus simple bon sens, le révolutionnaire contemporain commence sa tâche par ne plus se regarder en face, il s'identifie successivement, par ordre d'abstraction décroissant, au "sens de l'histoire", à l'épopée d'un "prolétariat" *désincarné*, aux personnalités romanesques de ses maîtres à penser, enfin plus directement, aux chéfaillons que la vie quotidienne place sur son chemin. Comme tous les religieux, le révolutionnaire a agencé son *univers biblique* où sont recueillis tous les épisodes fantastiques, et qui définissent en même temps le sens de ses rites. Il y apprend par exemple que "la Commune de Paris c'était la dictature du prolétariat"; les nègres de Watts, "la critique en acte de la vie quotidienne"; il y est averti aussi contre la "sociologie" et le "structuralisme" qu'il connaît comme des rejetons maléfiques de la "marchandise" et du "spectacle".

De même qu'il arrive à faire de toute sa vie concrète une farce pitoyable — et en cela le révolutionnaire moyen est bien le fils digne des conditions existantes — de même sa pensée n'est qu'une pâle imitation de ce que d'autres, parce qu'ils en ont vécu la part d'aventure nécessaire, ont pensé à sa place avant lui. Selon la secte à laquelle il appartient, il salive aux *pires clichés* qui tiennent lieu de lien et de représentations collectives; il se flatte d'en comprendre les sous-entendus, il ne plaisante jamais que sur les seuls boucs-émissaires que son idéologie lui désigne, parce qu'il sait que, comme lui-même, ses compagnons ne pourront rire que de ceux-là. Son expression en groupe — et finalement sa seule réalisation vraiment personnelle — se réduit très précisément à montrer le plus souvent possible qu'il est bien l'élève servile de la secte et du sectarisme qui le contiennent.

Les exigences de certaines tâches pratiques poussent parfois les révolutionnaires à *s'associer*, et la plupart du temps les moindres des objectifs qu'ils se sont fixés ne peuvent être atteints parce que c'est sur l'association elle-même qu'ils ont commencé par se tromper. La faiblesse qualitative du mouvement révolutionnaire moderne n'a cessé de mettre en avant cette nécessité, que c'est d'abord *dans la manière de s'associer* que tout reste à apprendre. On notera que la profondeur-même des objectifs que les révolutionnaires peuvent se fixer au cours de leur lutte, ainsi que les chances qu'ils ont d'y parvenir, dépend dialectiquement de leur *savoir faire* sur les questions d'association.

Néanmoins, lorsque les choses en arrivent au point que l'association devienne une *nécessité pratique*, il est toujours possible de juger de la valeur d'un individu, c'est-à-dire de la nature du rapport que cet individu entretient avec lui-même, les autres, et l'ensemble de la réalité, en faisant ce constat : La fuite idéologique, qui n'est pas toujours détectable dès l'abord sur le plan des seules idées, laissera l'individu dans une misère et une impuissance constantes.

L'idéologie, qu'il faut chaque fois recomprendre, non seulement comme un état déterminé de la fausse conscience, mais encore comme un ensemble de conditions matérielles et subjectives qui la rendent indispensable, n'admet *aucun progrès* de l'aptitude à la vie et à la lutte; parce qu'elle en est la pire école, et parce qu'elle est toujours le fait de gens qui, fondamentalement, désirent que rien ne change, et surtout, qui *ne veulent pas se changer*. L'esclave moderne, qu'il soit révolutionnaire, ou simplement satisfait des conditions présentes, ou encore, un compromis entre les deux positions, est l'homme *anti-dialectique* par excellence; l'homme d'un temps où tout progrès, où tout goût pour le progrès, et où toute connaissance du progrès, ont été refoulés. Lorsque des circonstances trop pressantes lui désignent explicitement sa condition d'esclave, ignorant le temps et "la progression organique de l'activité", *il se veut parfait* dès que de nouveau il regagne l'illusion d'être libre. Il est l'homme de la mise en scène et de la simulation, parce que c'est le seul mode d'affirmation de soi qui peut indéfiniment ignorer le temps.

Toute contre-attaque de la théorie révolutionnaire, qui pourrait bien correspondre avec la mise à jour d'un *nouveau style de lutte situationniste*, se trouve désormais confrontée à la nécessité de rendre impossible dans ses nouveaux développements et dans tous les points d'application de sa critique, la part *d'approbation superficielle* qui a triomphé, sans rencontrer d'opposition efficace, ces dernières années.

Il faut maintenant partir du constat que l'avant-garde actuelle de la théorie révolutionnaire, non seulement ne marche plus au pas de la réalité, mais traîne à cent lieues derrière elle. On peut résumer schématiquement la *crise* actuelle de la théorie révolutionnaire en ce qu'elle s'est trouvée plus vite qu'elle ne le pensait dans la situation d'avoir à surmonter *théoriquement*, non plus

seulement la société qu'elle combat, mais ses propres problèmes internes *venus avec la lutte elle-même*; au centre de ces problèmes, il faut compter le vieillissement rapide de ses anciennes idées, leur insuffisance criante lorsqu'il s'agit de comprendre le stade atteint aujourd'hui par le mouvement révolutionnaire réel, et *d'y agir*, au-delà du simple constat émerveillé de son existence.

La foule des nouvelles questions auxquelles les révolutionnaires ont été jusqu'à présent incapables de trouver des réponses risque de se traduire en temps et en terrain perdus pour la révolution elle-même. À présent, le contraste entre la richesse de cette période historique et la niaiserie scandaleuse de la critique révolutionnaire est devenu suffisamment flagrant pour que sorte de l'ombre la nouvelle génération de révolutionnaires qui va faire cesser cette situation.

En plus des formes d'aliénation classiques, et généralement connues, il appartient aux prochaines entreprises qui poursuivront *la lutte pour la théorie-pratique* de détecter et de combattre les formes d'aliénation nouvelles venues avec le retour des luttes de classe; notamment, les formes d'aliénation qui se reconstituent au sein même des luttes théoriques et pratiques.

Une connaissance, si raffinée soit-elle, du vieux mouvement révolutionnaire et des obstacles auxquels il s'est heurtés, s'avère très insuffisante lorsqu'il s'agit de maîtriser les problèmes et les tâches du mouvement révolutionnaire moderne. La révolution qui se rejoue présentement ne peut être ramenée quasiment sur aucun point aux situations qu'elle a connues par le passé. À partir des acquis de la théorie marxiste-situationniste classique, les révolutionnaires se trouvent aujourd'hui placés devant la nécessité de comprendre leur révolution *sur le tas*, en réinventant la théorie qu'elle réclame *maintenant*. Il ne s'agit plus tant de démontrer que le vieux monde doit être, et va être, détruit, que de comprendre le *déroulement de cette destruction*; dans cette optique, le *pouvoir critique* de la théorie doit porter en priorité sur le mouvement révolutionnaire lui-même; car avec celui-ci, malgré toute sa confusion et sa faiblesse, c'est la mise en place du nouveau monde qui a déjà commencé. La prochaine étape de la théorie révolutionnaire se caractérisera, dans tous les sens du terme, comme une *théorie de la guerre sociale*; perdant notamment le goût de l'escarmouche et du jeu sans conséquence, elle saura que dans chaque combat, c'est l'enjeu total de cette guerre qui à chaque fois est mis en question.

Contre tous les préjugés existants à ce sujet, le mouvement révolutionnaire actuel n'a assurément pas la victoire d'une révolution situationniste à portée

de la main. Une nouvelle classe de dirigeants, dont les membres, à la faveur du premier assaut révolutionnaire, pourraient être recrutés dans toutes les sphères actuelles de la vie sociale, dans les classes dirigeantes comme parmi les révolutionnaires les plus extrémistes, aurait certainement de meilleures raisons de verser dans l'optimisme que la minorité informe des révolutionnaires, qui aujourd'hui de par le monde entend *vivre jusqu'au bout* le programme marxiste-situationniste. Il n'existe aucune *opposition sérieuse* à la semi-révolution qui s'accomplit confusément sous nos yeux et qui ne vise, pacifiquement ou violemment, que la simple épuration de l'actuelle irrationnalité sociale *devenue flagrante*. Quant à la révolution véritablement situationniste, elle n'est qu'à *l'horizon* des conflits actuels, où pour l'instant le programme situationniste ne vaut *qu'en tant que source d'inspiration pour un nouveau statu quo de l'ordre existant*; comme à une autre époque le programme communiste servit de justification aux pouvoirs connexes de la social-démocratie et des bolcheviques.

DANIEL DENEVERT

NOTES POUR UN MANIFESTE SITUATIONNISTE

(additif à [Misère de la théorie, théorie de la misère](#))

Jeanne CHARLES et Daniel DENEVERT
Chronique des Secrets Publics n° 1 (Paris, juin 1975)

[Quitter la page - Leave the page](#)

Un saut qualitatif a été franchi dans l'époque depuis que l'I.S. a arrêté son expérience aux environs de 1968.

L'assaut du prolétariat redécouvrant peu à peu la nécessité d'une révolution et définissant dans ses luttes les conditions et l'enjeu d'une "nouvelle époque", s'est qualitativement confirmé et précisé. La nature de cet assaut permet maintenant d'éliminer ou de nuancer certaines hypothèses et certains slogans hâtifs de l'ancienne théorie et montre aussi certaines limites, dont le franchissement créerait les conditions d'une époque qualitativement différente.

Par ailleurs, en liaison évidente avec le retour de la révolution sociale, nous assistons à un développement, sans précédent dans l'époque moderne, de la contestation partielle-réformiste ; s'inspirant, en abandonnant progressivement ses thèmes traditionnels, de thèmes modernes repris des luttes révolutionnaires. Ce dernier phénomène rejoint la nouvelle orientation prise par les sphères qui dirigent la société actuelle ; devant l'assaut du négatif, elles sont décidées à obtenir, quel qu'en soit le prix, une participation active des gens à leur propre aliénation, explorent et mettent en place les conditions futuristes de cette participation, sur un programme de modification de la vie quotidienne, des mœurs, de l'utilisation sociale de l'espace et du temps ; de modification du rôle des prolétaires dans la production et de cette production elle-même. D'où toutes sortes d'expériences libéralisantes, de remises en cause des finalités de l'économie elle-même, de déclarations, d'études et de programmes promettant la transformation de l'existence, qui s'accompagnent, par une ironie de la logique du pouvoir étatique, d'un renforcement, secteur par secteur, des moyens de contrôle sur la vie sociale. C'est là une des contradictions qui va dominer toute la vie sociale des prochaines années : le pouvoir de l'économie et de l'état ne peut affronter l'effondrement actuel et envisager de libéraliser la société sans renforcer son contrôle bureaucratique, et il ne peut renforcer son contrôle bureaucratique sans libéraliser substantiellement des structures sociales anachroniques, dont les conséquences négatives et négatrices sont devenues incontrôlables.

Le pouvoir ne peut pas savoir jusqu'où il sera entraîné dans cette voie. C'est pourquoi il laisse si volontiers aux diverses nuances de la pensée critique contemporaine le soin d'en explorer les étapes éventuelles, jusqu'aux pires qui soient envisageables ; c'est pourquoi il encourage l'expérimentation de solutions destinées à transformer les populations en acteurs crédules et

coopérants d'une aliénation renouvée. Son souci majeur, comme il a déjà renoncé à sortir intact de la période actuelle, est de limiter la casse au minimum et d'éviter de favoriser des déséquilibres sans retour. C'est dans ce processus engagé à l'échelle de la politique mondiale, comme à l'échelle interne des divers états, et nuancé ou retardé selon les nécessités locales, que s'inscrit le développement considérable — si l'on prend pour comparaison l'époque de l'économie triomphante et euphorique d'avant 1968 — d'un spectacle de la contestation et de la transformation sociale.

La contestation a certes toujours eu sa place dans l'univers spectaculaire, mais en tant que secteur périphérique et négligeable ; cette fois elle partage le centre du show, le disputant franchement à l'éloge de la soumission satisfaite des conditions existantes. À l'opposition capitalisme-stalinisme, qui était à la base du spectacle de l'époque antérieure s'est maintenant substituée l'imagerie familière de la société existante aux prises avec les forces et les processus annonçant sa négation interne.

Dans les sphères de la haute politique, on assiste partout à l'essor, encore balbutiant, d'un néo-réformisme, soutenu par le repoussoir d'un certain regain des manifestations droitières ou fascisantes.

L'ensemble des tentatives actuelles, à partir desquelles le capitalisme occidental développe sa propre remise en cause et prépare sa nécessaire restructuration, exprime bien le caractère charnière et même profondément historique de cette époque. Au fur et à mesure que se développent les signes et les risques d'une négation totale, se constitue en réaction un terrain d'expérimentation d'où s'élabore empiriquement l'idéologie destinée dans les prochaines années à venir étayer la réorganisation du système défaillant. Il s'agit là d'un phénomène de stalinisation du capitalisme occidental, au sens où la restructuration nécessaire, conçue pour sauvegarder la domination étatique, doit être menée de la manière la plus contrôlable et centralisée possible, non plus au nom des besoins naturels du mouvement économique, mais pour sauver l'ordre économique lui-même, au nom d'une idéologie imposant une conception globale de l'existence, et préparant les conditions propices de la société cybernétique. Mais pour conduire cette opération, le pouvoir se voit contraint à brève échéance de descendre sur le terrain de prédilection des révolutionnaires, et dont lui-même a horreur, celui de l'aventure. Si ses buts sont clairs, il n'en reste pas moins qu'il ne maîtrise pas le processus dans lequel il se trouve engagé. C'est là un point central pour la compréhension historique de l'époque actuelle et de la manière dont s'y articule l'alternative de l'aventure révolutionnaire. Aucun dirigeant ne peut plus dire quelles vont être les conséquences des mesures réformistes auxquelles il se trouve aujourd'hui contraint ; ils voient tous l'échéance venir au galop, quels palliatifs de dernier recours il leur faudrait développer ou généraliser d'urgence, mais hésitent devant ces correctifs dont le processus et les résultats sont incertains. Cette paralysante incertitude les porte plutôt à donner une priorité maladroite et inadéquate au seul de leurs instruments qui soit resté sans surprise et qu'il connaissent bien, leur police.

Les thèses révolutionnaires sont reprises partout, inspirent les penseurs garantis par l'état et les futurs techniciens du contrôle des populations ; elles servent avec le plus grand cynisme à l'éloge de la marchandise moderne, comme à justifier l'éventuelle nécessité d'une privation bureaucratiquement planifiée de cette marchandise. Dans un sens, elles n'ont jamais été aussi connues et populaires ; mais en de rares occasions seulement, elles sont comprises, employées et développées sur leurs propres terrains. L'effet de spectacle efface leur origine et leur sens. Elles n'apparaissent pas comme les idées des révolutionnaires, c'est-à-dire liées à une expérience et un projet précis, mais bien plutôt comme un subit accès de lucidité des dirigeants, des vedettes et des marchands d'illusions.

Cette popularité spectaculaire de nos thèses anesthésiées définit une première difficulté pour la réalisation d'un manifeste situationniste. Il faudra que celui-ci soit conçu de manière à ce que le point de vue qu'il développe ne puisse pas apparaître comme "l'extrême gauche" des courants de contestation existants. Il faudra qu'il porte, avec le moins d'ambiguïté possible, leur critique et leur dépassement. C'est-à-dire qu'il faut qu'il fasse voler en éclats le statut que la théorie situationniste détient aujourd'hui d'une manière occulte. C'est même cette rupture qui définit principalement le contenu et le besoin d'un manifeste.

En présentant son film par exemple, Guy Debord, renonçant à maintenir une position offensive, a activement contribué à ranger la théorie situationniste dans la situation inextricable du spectacle contestataire contemporain. Non évidemment que la pellicule soit forcément plus "spectaculaire" que l'écriture (quoiqu'il s'agisse là d'un domaine que les révolutionnaires ne sont pas près de pouvoir dominer dans le contexte actuel), mais parce qu'il a fait, sept ans après sa parution, un film qui n'est pas plus que son livre, et qui, de ce fait, n'est que la glorification auto-admirative d'un acte du passé. Mais, même si la part d'auto-satisfaction froidement affichée atteint dans ce film des proportions démesurées, il n'entre pas dans notre intention de dénier à Debord le talent indiscutable qu'il lui reste, et qui peut même encore se montrer sous certains aspects partiellement révolutionnaire et efficace. Le problème n'est pas là. Il est que Debord, dans l'activité de la théorie situationniste où il détient une autorité méritée, se consacre moins à la théorie de la négation, qu'à entretenir une gloire personnelle qu'il s'est faite dans l'art du négatif, que la société intègre aujourd'hui comme un art périphérique et divertissant. Ceci pour montrer la voie qu'un bon manifeste et ses auteurs ne devront pas suivre.

En préalable à la rédaction du manifeste, il y a un profond retard à combler dans la théorie révolutionnaire. Notamment dans la maîtrise des phénomènes spécifiques — dans leur dimension ou dans leur nouveauté — à la "nouvelle époque". Dans l'interprétation, jusqu'ici négligée, de ce qui y surgit. Et, en faisant ce chemin, il est possible que nous découvriions de nouvelles notions, décisives pour les luttes des prochaines années.

Un bon manifeste, par exemple, ne devra pas parler au mouvement révolutionnaire sur le mode de cet optimisme forcené que les gens se croient

obligés d'adopter dès qu'ils parlent de révolution, insistant principalement sur les aspects radicaux, les inventant même à l'occasion, et sur l'inéluctabilité de l'issue finale. Ce point de vue doctrinaire ne fait que trahir les doutes de ceux qui l'adoptent.

Le manifeste devra envisager le mouvement révolutionnaire réel ; c'est-à-dire bien sûr la part admirable de ce qui a déjà été accompli, et qui justifie la notion même d'un mouvement révolutionnaire, mais uniquement dans le sens où ce qui a déjà été fait va être dépassé. Il envisagera aussi toutes les contreparties regrettables qui compromettent le développement révolutionnaire, sa complicité avec les conditions existantes. L'analyse correcte d'un seul pas du mouvement réel vaut mieux que cent discours sur les certitudes intemporelles de l'issue finale. L'époque où le seul énoncé arrogant de ces certitudes avait son efficacité est maintenant révolue.

Le manifeste prendra sur la réalité et le devenir du mouvement révolutionnaire des positions précises et tranchées. Il devra situer et nommer les tendances réellement situationnistes de ce mouvement prolétarien, celles qui ne peuvent l'être d'aucune manière, celles qui peuvent le devenir et à quelles conditions. Il évitera ce travers de la prose révolutionnaire contemporaine qui voit plus ou moins dans tout ce qui passe une confirmation sans nuance de ses théories. Il va falloir éclairer ce qui a déjà été fait et l'activité actuelle des révolutionnaires conséquents en montrant ce que le prolétariat révolutionnaire va être forcément amené à faire dans les prochaines années. C'est-à-dire sur quelles questions vont forcément porter ses luttes, quelles formes elles vont forcément prendre, devant quelles alternatives précises les révolutionnaires d'un côté, la société dominante de l'autre, vont être placés. La théorie révolutionnaire ne peut plus se contenter de présenter l'étape finale comme négatif prévisible de ce qui existe, il lui faut maintenant concevoir, d'une manière toujours plus pratique, toutes les éventualités des périodes intermédiaires et avancer diverses hypothèses argumentées sur ces périodes.

Nous devons maintenant nous mettre en mesure d'annoncer avec certitude quelques développements prévisibles, d'en exclure d'autres ; de montrer quelle fonction remplit le catastrophisme du pouvoir et celui des contestataires. Quelles sont les catastrophes que l'on peut raisonnablement montrer comme évitables, quelles sont celles en revanche qui ne seront pas évitées. Nous devons prévoir les principaux développements socio-historiques à partir de tous les aspects de l'effondrement actuel du fonctionnement social, c'est-à-dire prévoir le contexte immédiat dans lequel le prolétariat va avoir à développer ses luttes.

Le projet d'un manifeste répond plus à la nécessité de présenter une série de positions simples sur des problèmes laissés jusqu'ici en suspens, qu'à celle d'une présentation plus rationnelle et plus frappante des quelques points acquis de la théorie déjà existante. Il sera une sorte de guide de voyage pour l'aventure révolutionnaire des vingt prochaines années. Non un prospectus idyllique d'agence de voyages, mais un document pratique mentionnant des

dangers et des obstacles qui ont déjà commencé de se manifester, et des chances scientifiquement évaluées et situées de succès.

Ce qui va nous différencier des pseudo-révolutionnaires, qui monopolisent aujourd'hui l'attention, dans le manifeste et dans l'activité que nous allons continuer de développer, c'est que nous allons parler de la révolution comme d'une entreprise concrète et globale pour le dernier quart de ce siècle, et que nous allons dire précisément à quelles conditions elle peut réussir comme révolution totale. De par les conditions dans lesquelles nous menons notre activité, et parce que nous faisons en sorte que celle-ci ne soit dirigée de nulle part, nul ne peut dire qui seront les auteurs du ou des manifestes situationnistes. Une chose est sûre cependant, c'est que notre époque a vraiment besoin de travaux théoriques, et qu'elle créera elle-même les forces nécessaires à sa satisfaction.

[Haut de la page - Top of the page](#)

[Retour à la page précédente - Return to the preceding page.](#)
[Misère de la théorie, théorie de la misère](#)

[Haut de la page - Top of the page](#)

[Page d'accueil du site - Welcome page.](#)

[Plan du site - Map of the site.](#)

Chercher sur le site ou sur le Web - *Search the site or the Web.*

Traduction - Translation - Übersetzung - Vertaling - Traduzione - Traducción.

[Haut de la page - Top of the page](#)

[Ecrire à Franck Einstein - Write to Franck Einstein](#)

ICQ: **46952896**

[Haut de la page - Top of the page](#)

No copyright



01/14/2003 10:15:52